L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux: 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 2 DECEMBRE 1888.

BULLETIN ARTISTIQUE.

V

Les premiers pas.—L'originalité quand même.—Hommes de génie et non pas bande noire.—Les novateurs en musique.—Faux accents et essoufflés.—Empoisonnement par le cuivre.—Un programme d'empereur.—Guillaume Tell et Guillaume II. Reprise d'Hamlet.—LES HUGUENOTS.—ROMÉO ET JULIETTE.—*En matinée*, CHARLES VI.—*Le soir*, LES HUGUENOTS.—*Mme Pemberton-Hincks.*

C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un i.

Quand l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*; du *Spectacle dans un fauteuil*, de *Rolla*, de *Namouna*, du *Chandelier*, etc., écrivait ce début de sa Ballade à la Lune, à coup sûr il ne donnait pas dans cette spirituelle boutade la mesure de son prestigieux et prodigieux talent.

Seulement il pensait que, dans ce Paris où les hautes personnalités se succèdent si rapidement, la monnaie courante du talent ne suffit pas toujours pour attirer l'attention. Le public y demande avant tout du nouveau, si tant est qu'il en soit réellement; souvent il est charmé par une note personnelle, alors même que cette note ne chante pas toujours juste. Etre quelqu'un et non pas tout le monde, voilà la première condition du succès décisif.

Alfred de Musset qui appréciait sa force; qui comprenait qu'il était destiné à être l'une des plus éclatantes individualités de son époque; qui pressentait peut-être aussi qu'il fallait aller vite sur le chemin de la renommée, de la gloire, parce qu'il devait mourir jeune, voulut forcer cette attention par des allures littéraires excentriques; sa "*lune comme un point sur un i*" fut une de celles-là.

Les classiques, bien entendu, crièrent haro sur cet autre *dément* du romantisme, et bien des romantiques même jugèrent peut-être que leur trop féal allait un peu loin dans sa poésie émancipatrice.

Mais qu'importe! ou plutôt tant mieux; le but d'Alfred de Musset était atteint; il avait pour objet de s'assurer un plus grand nombre de lecteurs et, en s'élevant contre sa *Ballade à la Lune*, on les lui donnait. Le tour était joué; et le grand poète avait la conviction profonde qu'après ce jeu d'esprit, ce caprice voulu, il allait servir à sa galerie les plus fins menus.

C'est ainsi que procèdent fréquemment les novateurs; il leur faut, par quelque note violente, outrée, appeler autour d'eux les curieux; les tenir groupés un moment, fut-ce même par les tours les plus risqués. Pourtant là ne se borne point la tâche: une fois un public acquis, il importe de lui faire comprendre que l'excentricité n'a été qu'un moyen de battre le rappel, mais que, pour retenir, captiver la foule, le talent est là et que de ce talent on va lui faire largement les honneurs.

Tel fut le rôle d'Alfred de Musset; tel avait été celui de Victor Hugo, dans une autre mesure, dans une autre donnée.

Tous deux avaient commencé par démolir des formules mesquines, dont on prétendait systématiser, perpétuer la mesquinerie; mais ils n'avaient point procédé, comme les bandes noires, de l'ordre physique, ou de l'ordre moral. Ils n'avaient point fait le vide: à ce qu'ils renversaient ils substituaient les créations de leur génie. Ils ouvraient les bastilles dont quelques immobilistes tenaient les clefs, ils affranchissaient la langue; ils rendaient son plein vol à l'art, dont on découpait chaque jour les ailes, pour l'empêcher d'atteindre aux hautes cimes.

Les novateurs sont de toutes les époques; seulement pour aller jusqu'au bout de ce rôle difficile, il faut être fortement trempé; il faut ce souffle puissant, portant loin, loin, comme l'olifant de Roland.

Notre siècle a salué l'avènement du romantisme; il a décerné de véritables apothéoses, et de son vivant, au chef de cette radieuse école: mort, il lui a fait des funérailles, comme n'en eut jamais aucune tête couronnée: il a, enfin, une fois de plus, changé pour lui la destination du Panthéon, en sacrant de nouveau celui-ci: Nécropole du génie.

Je doute que ce siècle rende le même culte à cette autre *école*, de date relativement récente, celle du naturalisme, qui, elle, semble prendre en dédain les grandes envolées, rit de l'idéal, et affectionne démesurément du terre à terre. Elle est féconde en talents, nul n'y contredira; mais où donc les imposants coups d'aile d'il y a un demi-siècle; où donc le génie? Ce n'est point là une atmosphère dont l'air lui soit respirable. Le naturalisme n'est qu'une vaste usine, où se forment de superbes ouvriers de la plume, soit; mais vous y chercherez en vain un de ces inspirés de l'art, de taille à dominer leur époque.

Notre siècle qui est atteint de la belle et féconde fièvre de la recherche du nouveau, témoigne, en tout, de sa soif du progrès, de sa tendance vers l'inconnu. Partout surgissent des Colomb, partis à la découverte d'autres Amériques.

En musique aussi, en musique surtout, se produit, à cette heure, cet amour, cette convoitise d'innovation. Des esprits d'immense portée ont été, sont en scène pour élargir les voies de la composition musicale: du drame lyrique. Deux d'entr'eux ont fièrement, lumineusement jalonné la route: Hector Berlioz, Richard Wagner.

Le premier est mort, l'âme ulcérée, ayant la conscience de sa valeur; désespéré d'être nié surtout dans son pays, cette France qu'il aimait tant. Aujourd'hui la France, s'associant, d'ailleurs, en cela à l'opinion du monde entier, s'accuse d'avoir fait de lui un martyr du génie et lui élève de ces statues tardives qu'a tant attendues Balzac lui-même.

Hélas! les tombes ne répondent pas; sans quoi quel immense rire railleur cinglerait de celle d'Hector Berlioz!

L'autre, Richard Wagner, a vécu, lui, eu heureux, pour assister à son propre triomphe. Roi d'un roi, nul n'entendit plus de bruits flatteurs autour de son nom. Il s'est endormi du dernier sommeil, en plein rayonnement de la gloire; après avoir épuisé les ivresses du succès, après avoir fondé comme une religion de son école.

Ni Berlioz, ni Wagner n'ont trouvé la technique, la symbolique du drame lyrique, et qui donc prétendrait l'établir? Pourtant ils ont ouvert des horizons inconnus; leur manière a enrichi celles de leurs prédécesseurs. Si bien que de cette fusion sont déjà sortis des talents qu'on peut considérer, sinon à l'égal de génies, du moins comme les précurseurs d'un art agrandi, satisfaisant mieux au clavier des passions humaines.

Mais, par contre, que de fades présomptueux s'autorisant des théories de ces deux puissants créateurs, ont voulu, veulent se poser en continuateurs et ne sont que les stériles et intolérables outranciers de leur manière. Se payant du seul procédé, de la seule technique, ils se mettent en tête, que tout est dit quand on s'est truffé de contrepoint, quand on est le maître de celui-ci. De l'effet, ils ne se préoccupent point; tout est pour le mieux dans le meilleur des orchestres, lorsque tous les bruits y conspirent selon les règles; quand les sonorités les plus violentes y hurlent, pour le malheur des oreilles du public, pour la perte des chanteurs.

En veux-tu, en voilà de la science! cette science à laquelle tous peuvent parvenir, cela va de soi. Mais de l'imagination! bah! que nous vient donc cette intruse? il n'y a que les naïfs qui s'y laissent prendre. Allons donc! nous avons changé tout cela! La petite bête est bien décidément tuée. Tonitruons!

Il est désormais convenu, entre ces essoufflés, bien entendu, que jusqu'ici on s'était parfaitement mépris sur l'acception du mot: opéra.

Ces ateliers de leurs prétendues inventions symphoniques ont un superbe dédain de la mélodie, avec laquelle ils restent dans les plus mauvais termes. C'est sur les pianos et au sein des soupirants de salons qu'elle doit désormais être reléguée. Il n'y a que des Mozart, des Rossini, des Meyerbeer, des Halévy, des Gounod, des Bellini, des Donizetti, des Verdi, et autres de même farine, qui aient soutenu ou soutiennent que, dans le drame lyrique le chant est la partie la plus attendue, la plus demandée.

Il est temps de renverser les facteurs et de décréter, de par les impuissants, que les chanteurs seront dorénavant considérés et traités en instruments vivants, mais secondaires, chargés, dans la symphonie instrumentale et vocale, de parties à peu près effacées, rejetées aux arrière plans. Et dzing, boum boum! en avant la musique; et comme l'intérêt grandira, n'est-ce pas! quand nous n'aurons à suivre le drame lyrique qu'à travers les cordes, les bois et les cuivres de l'orchestre. Ceci est de la réforme pédagogique, de la réforme transcendante, qui vous apprendra une bonne fois que quand vous êtes au théâtre, ce n'est pas pour vous y amuser! Au contraire.

N'allez pas dire que j'exagère ici; ce sont là les billevesées qui se disent, se répètent, s'impriment trop complaisamment; ce sont là les hérésies dont on charge les deux maîtres nommés plus haut: Hector Berlioz—Richard Wagner, qui certes ne professèrent jamais semblables insanités. Peu de suivants, par bonheur.

Ah, M. Sax! sans doute les compositeurs vous doivent d'excellents moyens d'action; à coup sûr vous avez utilement augmenté les *forces orchestrales*; mais aussi de quelles funestes combinaisons n'avez-vous pas été la cause, depuis votre première invention, le saxophone? quels déplorables desseins et dessins vous avez inspirés! Comme vous avez contribué à vider sur les publics des outres à vacarme!

Je sais bien que chez vous, l'homme, autant que l'artiste, a été animé des meilleures intentions. Je n'ignore point qu'en multipliant vos instruments à vent—arrivés aujourd'hui aux proportions les plus cyclopéennes—vous avez cru multiplier aussi les modes de traitement pour les phthisiques; la chose a été publiée, n'est-ce pas? Mais pour un phthisique guéri—s'il en est—que de tympans impitoyablement brisés, que de trop confiants auditeurs frappés d'une incurable surdité.

Je vous parlais récemment de musique moderne et d'empoisonnements par le cuivre, ou par les cuivres, si vous le préférez; empoisonnements attribuables à certaines orchestrations préméditées.

Eh bien, il paraît que l'empereur actuel de toutes les Allemagnes, Guillaume II, le péripatéticien, a aussi un goût pour ce genre de tapage, dûment contrepointé.

M. de Bismarck lui laissant sans nul doute beaucoup de loisirs, il cherche à tuer le temps, en attendant que, l'Europe prise du mal de guerre, on se tue sur les champs de bataille. Oui, Guillaume désire avoir de la musique; et afin d'être plus certain de l'entendre (il a l'oreille dure peut-être), voici la douceâtre combinaison qu'il a conçue, pour un concert complimentaire projeté à l'Opéra de Berlin: 300 cuivres et 75 cimbales.

Trois cent soixante-quinze malfaiteurs, vous attaquant dans une salle close, d'où vous ne pourrez fuir tant que l'impérial maître, dont vous êtes les invités, ne vous aura pas donné le signal de la fugue. Brou!! même les coqs de la manière nouvelle en auraient la chair de poule! Et en présence de ce despotisme d'empereur, je sens presque le besoin de de crier: Vive la République!

Le programme en question porte également que, de temps à autre, des *unissons de trompettes* sévirent. Ouf! A coup sûr la presse officielle cachera là-bas le nombre de blessés que l'on aura relevés sur ce champ de vacarme. O ces porte-sceptres; implacables toujours!

Bien décidément, en fait de musique, je préfère celle de *Guillaume Tell* à celle de Guillaume II.

Un véritable empoisonnement par le cuivre, celui-là, vous en conviendrez! Qui sait? peut-être l'impérial teuton se rend-il compte que les majestés sont terriblement dépréciées, menacées, par le socialisme, le communardisme, le nihilisme et tous les ismes qui courent; et veut-il s'habituer aux poisons, à l'instar de Mithridate.

Enfin, va pour les 300 instruments de cuivre, les 75 cimbales de Guillaume! Et *God save the King!* Traduisez en allemand, si vous possédez cet idiome, que j'ignore absolument, à ne vous rien celer.

Ambroise Thomas est, avec M. Saint-Saens peut-être, le musicien le plus savant qui soit en France. En matière de théorie, il n'a, j'imagine, rien à apprendre; de ce fait le témoignage est à chaque page de ses partitions, car on sait quels soins, quelle conscience de bénédiction, on peut dire, il apporte à la partie technique de celles-ci.

Cependant, Dieu merci! jamais il ne consentit, pour faire montre, étalage de son bagage, à ensevelir, à momifier la mélodie sous les bandelettes de l'accompagnement. Opulente est son orchestration, mais presqu'invariablement elle sert de draperie au chant et en fait mieux saillir les valeurs.

C'est ce que je notais encore, l'autre soir, en suivant la seconde représentation d'*Hamlet*, une composition à laquelle Ambroise Thomas travailla bien des années. Chant et orchestre y marchent parallèlement, sans jamais se compromettre l'un par l'autre; l'intérêt se distribue à la mélodie, à l'accompagnement et de cette dualité les deux facteurs se détachent régulièrement, sans confusion.

Les beautés de l'ouvrage sont confiées aux chanteurs, aux instrumentistes; le croisement, l'enmêlement des timbres s'opèrent avec une évidente supériorité; et les timbres, comme les races s'améliorent en se croisant.

Les effets de sonorités sont fort accentués assurément, quand la situation le demande; mais Ambroise Thomas, que la distinction n'abandonne guère, se garde bien de se livrer aux débauches du son, pour dissimuler la pauvreté ou l'absence de l'idée. Il connaît Shakspeare et ne verse point dans ce travers: *much ado about nothing*.

L'une des caractéristiques de la vraie science, mise en œuvre par un artiste, est de se produire d'une façon comme latente, en se mettant à la portée de cette immense majorité qui n'a pas plongé dans les profondeurs du contrepoint, pour laquelle on écrit au théâtre, et qui en rend souverainement les arrêts, n'en déplaise aux pédagogues.

L'étude ardue, constante, est incontestablement la loi impérieuse dans tous les arts; malheur à qui se fie à sa seule nature; à qui méconnaît la puissance créatrice du travail; par conséquent la science est la forte assise que doit se donner tout esprit sérieux. Cependant elle ne servirait de rien, en matière de composition, si elle n'était *secondée* par une organisation ouverte au beau, ayant ces élans, ces montées qu'en crée la sensation. L'imagination, c'est-à-dire le don de la création, prime tout dans la sphère de l'art—quelle que soit la forme de celui-ci: lettres, poésie, peinture, musique, statuaire, etc.

L'artiste, pour mériter ce nom, dont il est tant et tant mésusé, est fatalement, irrévocablement condamné à être toujours créateur, à toujours enfanter. Son cerveau est, si je puis ainsi dire, un ovaire, où s'embryonne, où palpite sans cesse une forme indécise d'abord; c'est la fétution qui s'opère; la pensée-fœtus de l'ordre moral—la pensée travaille, se fait, prend graduellement forme, va naître, naît. C'est là le travail forcé, continu du génie; tout un mouvement perpétuel.

De cette pensée la science fera souvent mieux ressortir la beauté, oui; pourtant elle n'aura rien à réclamer dans l'œuvre de conception, de gestation. Elle la pare.

Le génie se passe parfois de science et n'en enthousiasme, n'en passionne pas moins les masses. La science, elle, livrée à elle seule, les laissera toujours froides.

Hamlet n'a pas été une reprise heureuse, sous le rapport de l'exécution.

Pas de cohésion, pas d'enchaînement. J'ai déjà parlé de cette interprétation incomplète, et ne crois pas devoir y revenir, dans ce Bulletin tout au moins.

Je tiens, pour ma part, que cette partition renferme des beautés de l'ordre le plus élevé, mais il faut reconnaître aussi qu'elle est de celles qui, en dehors de Paris, font difficilement recette. Il est là des exigences du sujet lui-même auxquelles le compositeur ne pouvait se soustraire: la note grise, sombre, funèbre domine un peu partout; pas une seule éclaircie au milieu de ce drame qui commence par un fantôme et finit par des tombes.

Il en va tout autrement des *Huguenots*, que l'on reprenait jeudi dernier. Ah! décidément ce n'est pas le vin seul qui se bonifie en vieillissant. Voilà une partition qui a quelque cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans et cependant elle a conservé tout un parfum de jeunesse; on lui retrouve, plus que jamais peut-être, des séductions, des griseries au chant, à l'orchestre.

C'est que Meyerbeer n'était pas de ces compositeurs qui ont des mélodies en portefeuille et qui, afin d'en opérer le placement, les juxtaposent aux premières paroles ou situations venues. Meyerbeer, lui, n'écrivait, d'ordinaire, que sur un livret dont il s'était d'abord pénétré profondément. Cette étude, cette contemplation achevée, il se prenait corps à corps avec le drame; il en sondait le fouille, le tréfonds et alors il se mettait au travail. Travail laborieux, paraît-il,—et cependant le duo du 4ème acte des *Huguenots* a été écrit dans une nuit,—mais dont naissait, par exemple, une quadrilogie,—comme *Robert le diable—Les Huguenots—Le Prophète—L'Africaine*. Œuvres qui s'en vont bravant le temps et remportant les mêmes triomphes devant tous les publics.

Mme Schweyer-Lematte, une vaillante, s'il en est, attaquait, ce soir-là, le rôle de Valentine, sous le coup d'un rhume qui rendait manifestement rebelles les cordes vocales, surtout dans l'aigu. Je n'ai donc pas à examiner si sa voix a suffisamment dominé le final du second acte; si elle a tenu avec assez de puissance, et jusqu'au bout, les quatre mesures et plus de l'ut suraigu du duo du troisième; si ses moyens n'ont jamais fléchi au quatrième et au cinquième.

Mais ce que j'affirme sans hésiter, c'est que, dans ces deux derniers actes, elle a obtenu des effets puissants; c'est qu'il y avait de la flamme dans ce jeu, dans ce chant. Il y a longtemps que nous n'avions entendu dire ainsi des phrases comme celles-ci: *Sauvez Raoul et n'exposez que moi-même! Le Je t'aime!* et tout ce qui le précède; *Toi tu maudis mon culte, moi j'adopte le tien!* etc., etc. Bref, Mme Schweyer-Lematte a prouvé une fois de plus ce que peut le talent alors même que la nature semble être à bout de forces.

L'artiste se mesure, non pas seulement au prestige d'une voix obéissante, mais encore à l'émotion qu'il ressent et qu'il sait transmettre, alors même qu'il a à lutter contre des obstacles matériels. Tel a été le cas pour la Falcon de l'Opéra, que nous retrouverons ce soir dans ce même rôle de Valentine.

Je l'ai écrit dans un article précédent, M. Lafarge avait dû prendre, au pied levé, le rôle de Raoul. Il était aisé de discerner qu'il n'en connaissait qu'imparfaitement la mise en scène et que l'inquiétude l'obsédait en traversant ces cinq actes. Il était, à tout instant, comme dépaysé dans ces allées et venues de la scène; la mémoire ne lui donnait pas toujours les mots de la phrase musicale.

N'importe, l'émotion, le foyer étaient là, et bien des pages ont été réussies au delà de ce qu'on en devait attendre, dans des conditions si peu propices.

Je ne m'arrêterai à l'interprétation du rôle de Raoul par M. Lafarge, que quand je l'y aurai entendu une seconde fois. Jusque là je note qu'il a dit avec infiniment de goût la scabreuse romance: *Plus blanche que la blanche hermine*, et l'entrée du second acte: *Beauté divine, enchanteresse!*

Quant au duo du quatrième acte, il a sagement pris en demi-teintes certains passages où la voix de poitrine est, sans doute, d'un effet plus décisif; mais il s'y est montré souvent très dramatique par le chant, et cela malgré un jeu incomplètement réglé, hésitant.

Le fait est que la salle a chaleureusement applaudi cette scène maîtresse et et a rappelé les deux chanteurs.

Le succès de Mlle Hervey a été très marqué dans l'air du second acte; c'était justice. La voix était là dans toute sa portée, sa limpidité, et bien conduite.

Le *Pif, paf, pouf*, le *Choral de Luther* et la *bénédiction* (interrogatoire porte la partition) ont été les morceaux les mieux réussis par M. Plain. De la diction, du chant, auquel on applaudit volontiers, même quand l'artiste est quelque peu gêné, de ci de là, par une note grave.

Il serait difficile de rencontrer au théâtre un artiste plus consciencieux que M. Plain; cette conscience, je l'ai déjà écrit, le conduit même parfois à une surabondance de détails dans la composition d'un personnage. Qu'il me permette d'en indiquer un. Pourquoi ce bandeau dont il se ceint le front au 5me acte? Assurément, au milieu de cette tuerie de la St-Barthélemy, Marcel n'a pu avoir le souci de ce détail—très futile, si vous le voulez, mais qui choque, moi tout au moins.

Et d'ailleurs la chose est en contradiction avec le poème lui-même, car à ce cri de Raoul, en apercevant son vieux serviteur: *Quoi, blessé!* Marcel répond: *Je l'ignore!* Assurément le front nu et balafré rend plus imposant encore le personnage.

M. Claverie a excellemment chanté et tenu tout le rôle de Nevers; et sauf certaines faiblesses dans l'aigu, M. Feitlinger a détaillé avec intelligence, avec feu, la scène de conjuration.

Il y a été très heureusement secondé par les choristes.

La représentation de *Roméo et Juliette* a été d'un ensemble trop satisfaisant pour que je n'en dise pas quelques mots, même à l'heure où elle finit; près de minuit.

C'est là une de ces partitions qui veulent être entendues plusieurs fois pour être bien embrassées. On affirme qu'elle est pour Gounod le Benjamin de son œuvre; qu'il a pour elle une préférence marquée.

Je ne pense pas que le public partage cette opinion; je crois que pour lui *Faust* domine tout le répertoire du maître.

Quand Gounod écrivit cet ouvrage il était certainement sous l'influence des souvenirs de son *Faust*; à chaque pas on en rencontre des réminiscences lointaines, mais des réminiscences enfin. Dans l'acte sous la fenêtre de Juliette, la couleur de l'acte du Jardin se reproduit; là le compositeur s'est souvent redit inconsciemment.

L'heure me presse, je ne puis citer toutes les beautés de cette partition; elles sont en grand nombre et quelques-unes atteignent aux cimes de la poésie musicale. Les contrastes s'y posent à l'infini, depuis le *Madrigal* du premier acte jusqu'au duo: *Non, ce n'est pas le jour!* et au duo final, où ce motif est ramené d'une façon si pathétique.

De tout cela je m'occuperai en un prochain article.

Le rôle de Roméo est dans les cordes et dans la nature même du talent de M. Lafarge. Il y a été touchant d'un bout à l'autre. C'est au second acte principalement que se sont déployées ses belles qualités d'exécution et les cordes sympathiques de sa voix. La cavatine de cet acte: *Ah! lève-toi, soleil!* est certainement la page où jusqu'ici il a déployé le plus d'art. Elle a été largement chantée; une expression grandissant, s'amplifiant, et au moyen de ces effets de sotto voce qui sont le trait le plus saillant de l'artiste.

Des mouvements très sentis, très ardents, émouvants, des notes véritablement éplorées, des sanglots réels, dans la scène des duels; dans le duo de la chambre nuptiale, et le duo final, où j'entends encore cette délicieuse phrase, tout un cri de désespoir et d'amour: *A la porte des cieux et mourir!*

Mais le temps passe et malgré moi je me suis attardé à M. Lafarge. Or n'allez pas croire que j'oublie les autres sujets chargés de l'interprétation de l'œuvre; loin de là.

Mlle Hervey, par exemple, a eu là une soirée brillante, et elle va certainement contribuer, dans une large mesure, au succès de cette reprise; succès que je prévois complet.

Il est des rôles qui s'emparent aussitôt d'une artiste; à laquelle elle se donne tout entière. Le rôle de Juliette est l'un de ceux-là pour Mlle Hervey.

Je lui ai parfois reproché un excès de sobriété, de la froideur. Ici le reproche ne serait point à sa place. La chaleur était là; elle a souvent vivement coloré son chant; souvent elle a rencontré de ces élans qui tiennent de la nature de la Falcon et qui prennent possession d'un public.

Du feu, de la passion dans le duo du quatrième acte, dans celui qui couronne la pièce; mais c'est surtout au final d'un dramatique si achevé: *O Roméo, je bois à toi!* qu'elle a le mieux valu, par le chant et le jeu. L'impression causée a été des plus marquées; et le public, en la rappelant, lui a dit, mieux que moi, à quel point elle avait été comprise.

Je ne marchanderai pas les compliments à M. Plain, pour lequel le rôle du *Frère Laurent* a été, selon moi, le plus artistiquement conçu, composé, chanté, qu'il ait encore tenu ici.

Je regrette d'être forcé d'ajourner à une seconde représentation le bien que j'ai à en écrire.

Fort convenablement tenu aussi par M. Feitlinger le personnage de Capulet qui, comme chant, n'a pas la valeur des autres rôles.

Notons encore les frais couplets dits par Mlle Ghéleyns: *Gardez bien la belle!* Des détails ne manquant pas d'esprit; seulement un peu plus de désinvolture, de crânerie, ne messiéraient pas à Stéphano, un petit page qui n'a de l'enfant que l'âge, qui va droit au but, et guitarise si résolument sur sa dague.

Enfin constatons que l'orchestre et les chœurs doivent être associés à la réussite de cet opéra, qui aurait fait salle plus pleine encore, sans la concurrence de la fête de Charité donnée au Grunewald Hall.

Je demande pardon aux lecteurs de ce bulletin bien long et trop incomplet pourtant, que je termine en donnant les deux spectacles d'aujourd'hui.

A la matinée, *Charles VI*, chanté par Mme Vaudiric-Flachat (*Odette*, un splendide rôle pour elle). Mlle Gheleyns; MM. Claverie, Péguillon, Feitlinger, Fauconnier, Taillard, Butat, Ducos, Rossi.

Le soir, *les Huguenots* avec Mme Schweyer-Lematte; Mlles Hervey; Ghéleyns; MM. Lafarge, Plain, Feitlinger, Pelisson et le ballet.

—Mme Pemberton-Hincks figurait tout récemment dans un concert donné à New York; son succès a été l'un des plus fêtés de la soirée. Le choix des morceaux, la façon dont ils ont été chantés, la voix, de tout cela je lis les choses les plus flatteuses, mais qui n'ont rien pour me surprendre. Un ami m'avait adressé, ce matin, le programme de cette soirée musicale; je regrette fort de ne plus le retrouver au moment où j'écris ces lignes; il m'aurait été agréable d'en donner des détails.

L. PLACIDE CANONGE.

PIANOS ET CHANT.—On nous remet—envoi de la maison Grunewald & Cie—trois morceaux que nous nous faisons un devoir de recommander; *Marche brillante* (pour piano) par F. T. Baker; *Les Perles d'or*, romance (soprano ou ténor), de Fr. Thomé; *Croyance*, romance, poésie de Georges Boyer; musique d'Ambroise Thomas.

MUSIQUE.—Remerciements à M. P. Werlein, qui nous envoie: *Coral Lips*, valse, et *Jockey Lancers*, de M. N. Martines.

Théâtre St. Charles.

M. McKee Rankin, comédien et dramatiste tout à la fois, fera sa rentrée ce soir au St-Charles. Il y a dix ans environ que cet artiste n'a paru sur une scène de la Nouvelle-Orléans, mais il y a laissé de très bons souvenirs, et ceux qui suivent le théâtre, seront heureux de le revoir.

Nous avons dit que l'acteur est doublé d'un homme de lettres; c'est dans l'une de ses œuvres que M. Rankin fera sa rentrée: *The runaway wife*; drame qu'il a écrit en collaboration de Fred. G. Maeder.

La pièce a fait bon chemin, grâce à sa valeur même; grâce aussi à la correction, à la chaleur que l'auteur apporte dans son jeu.

Du reste il est habilement secondé, nous affirme-t-on, et afin de donner plus d'éclat à l'œuvre, on a eu l'idée d'y intercaler une scène de réception musicale, qui non seulement motive de charmantes toilettes, mais fournit aussi l'occasion de produire une chanteuse, Mlle Rebecca Levy. Nous ne savons personnellement rien d'elle. Cependant nous avons sous les yeux un numéro d'une publication parisienne, *Revue de l'art dramatique* (15 juillet 1888) et voici ce que nous y lisons, dans la lettre d'un correspondant de Londres, M. Jean Marfa:

"Puisque nous parlons des concerts, très nombreux comme tous les ans à pareille époque, laissez-moi vous signaler à l'horizon artistique une future étoile du chant, que j'ai eu l'occasion d'entendre à deux reprises et qui m'a fait une vive impression. Mlle Rébecca Levy, une des meilleures élèves, paraît-il, de Mme Maria Rueff, possède un timbre de voix à la fois argentin et très pénétrant, beaucoup de sentiment, et une excellente méthode. Quoiqu'elle soit très jeune, son talent, déjà mûr et formé lui a valu, à Londres comme à Paris, le suffrage des critiques les plus autorisés et du public le plus difficile."

On nous communique aussi les lignes suivantes publiées par un critique parisien à propos d'une soirée où a chanté la jeune fille, la fillette plutôt.

"L'événement de la soirée a été l'audition de Mlle Becky Levy, élève de Mme Rueff, jeune fille de 14 ans et délicieusement jolie. Elle a magnifiquement chanté la célèbre cavatine du *Barbier*, que l'on a bissée. Puis elle a partagé le succès avec Mme Rueff, et M. Garnereau, aussi un élève de celle-ci, dans un trio comique de Mozart. Enfin elle a été l'objet d'un rappel, après avoir chanté *Home, sweet home.*

Mlle Rebecca Levy est née au Tennessee.

Suivent d'autres éloges, mais qui arrivent à des sommets tels que nous ne voulons ni aller nous même, ni mener nos lecteurs à cette ascension. Ce qui nous paraît hors de doute, c'est que Mlle Levy ajoutera un puissant attrait aux représentations de la troupe qui débutera aujourd'hui.

The Runaway Wife sera le spectacle de toute la présente semaine.

Dimanche 9 décembre: *The skirmish line.*

Académie de Musique.

Une œuvre signée: VICTOR HUGO exerce toujours sur les masses une puissante influence; mais quand cette œuvre a pour titre: *Hernani*, l'attraction en devient irrésistible. En effet c'est là l'œuvre que le grand poète, qui comprenait déjà et l'immensité de son talent et l'immensité de sa mission, jeta fièrement, en manière de défi, de cartel, à l'école classique. *Hernani* fut comme le cri d'indépendance lancé par les émancipateurs d'une littérature, d'une langue qu'on voulait limiter à certaines règles étroites, à certaines formules.

Ces jeunes talents protestaient contre la loi inepte d'immobilisme qu'on prétendait leur imposer; et ils eurent la rare fortune de trouver un chef incomparable; celui dont nous venons d'écrire le nom; un nom dont chaque lettre semble jaillir en lumière: VICTOR HUGO, Homme chez lequel la force de volonté, l'énergie de la résistance s'unissaient au génie, et qui caractérisait cette indomptable énergie, lorsque sur les billets d'entrée offerts à ses amis pour la première représentation de son *Hernani*, il écrivait, de sa main, et en fortes majuscules, ce seul mot: *Hierro Fer.*

Cette soirée du 25 février 1830 fut aussi une révolution de *février*. Cinquante-huit ans ont passé; l'écrivain géant dort son dernier sommeil sous les voûtes du Panthéon, mais *Hernani* est vivant, plus vivant que jamais, et chacune de ses reprises soulève toujours les plus chauds enthousiasmes.

C'est ce drame, aux beautés si grandioses, si étranges aussi, que Mlle Lillian Lewis a choisi pour inaugurer son nouvel engagement à l'Académie de Musique; c'est dans cette création si vivante, si brûlante, qu'elle va renouer connaissance avec notre public.

Nous ne savons rien de l'adaptation anglaise, à laquelle on a donné, très absurdement selon nous, le titre de *Dona Sol*. Mais si maladroit que puisse être un remanieur—et nous ne voulons rien préjuger contre le traducteur d'Hugo—nous le défions bien d'enlever son intérêt à *Hernani*.

Mlle Lillian Lewis y jouera le rôle de dona Sol, et avec talent, nous assure-t-on. Nous vous dirons prochainement l'impression qu'elle nous aura produite.

On vante sa troupe et l'on nous assure que l'artiste s'est fait faire, pour cet ouvrage, de merveilleux costumes. On parle d'une certaine toilette de mariée, qui serait un miracle de coquetterie et d'opulence; un monde de moire, corsée à se tenir debout, et ruisselant de pierreries et de diamants.

Hernani sera joué aujourd'hui, demain et à la matinée de samedi. Mardi: *As in a looking glass.*

Musée-Théâtre.

Vous ne sauriez mieux employer votre journée du dimanche qu'en rendant visite au Musée-Théâtre de M. Eugene Robinson. Tous les jours la foule s'y donne rendez-vous et cette vogue est, à coup sûr, pleinement méritée. Chaque semaine le programme est renouvelé, partiellement du moins, et chaque semaine vaut au public la venue de phénomènes vivants ou autres, que l'on aime à voir encore et encore, tellement ils sont curieux à étudier.

En ce moment la collection en est intéressante autant que jamais; ce sont jeux de la nature qu'il est bien rare de rencontrer, et que l'on aurait mille fois tort de laisser partir sans les connaître.

Or, nous vous le répétons, les spectacles changent continuellement chez M. Robinson; profitez donc au plus vite de celui qu'il vous offre actuellement. Voir l'annonce. Prix d'entrée, 10 cents.

Grand Opera House.

La direction s'efforce de justifier le patronage qui lui est accordé, et nous devons constater que ses efforts sont aussi intelligents qu'ils sont constants.

MM. Greenwall, qui depuis longtemps s'occupent d'entreprises théâtrales, ont su garnir avec tact leur carnet directorial; aussi, on a pu le remarquer, depuis l'ouverture de leur élégante salle, les genres divers se croisent et toute une série d'artistes fort appréciables a défilé sous les yeux du public.

Il en sera ainsi tout le long de la saison de cinq ou six mois; les entreprenants directeurs réservent à notre parterre bien des surprises aimables.

Ils savent que le public est un gourmand, un gourmet aussi; ils ne négligeront donc point de lui tenir toujours en réserve quelque fin morceau.

Après *Lights and Shadows* voici venir aujourd'hui: *Jim, the penman*, c'est-à-dire une œuvre extrêmement attachante; qui partout a fait chemin, et que va reprendre, au Grand Opera House l'une des meilleurs troupes des Etats-Unis.

Aux débitants et aux consommateurs de bière "Lager."

Les Directeurs de la Brasserie du Pélican désirent faire savoir à leurs clients et au public en général qu'ils leur feront goûter, sous peu, un breuvage supérieur de drèche et de houblon. Ils ne se sont épargnés aucun soin, aucune dépense pour sa fabrication, et ont la conviction qu'aucune bière ne vaudra comme pureté et saveur celle du Pélican.
Ils seront en mesure de la mettre en vente sous peu de jours, et demandent au public de la juger avec impartialité.
Donnez vos ordres d'avance à l'agent de la Compagnie qui se présentera chez vous.
Respectueusement.
JEAN LANGLES, Président.
CHS. SCHUMACHER, Secrétaire.
2déc—259

Grande Fête à la Cathédrale St-Louis,
Par la Société de Notre-Dame de Lourdes,
A 10 HEURES A. M. LE 8 DÉCEMBRE.
2 déc—1f

Bureau de la Compagnie d'Assurances du Sud de la Nlle-Orléans.—No 54 rue du Camp.—Nlle-Orléans, 17 novembre 1888. Conformément à l'article IV de la charte, avis est par le présent donné aux actionnaires qu'une élection pour directeurs de cette compagnie, pour servir pour l'année suivante, sera tenue à son bureau le LUNDI, 3me jour de décembre, 1888, de 11 heures a. m. à 2 heures p. m.
SCOTT McGEHEE, Secrétaire.
17nov—au 3 déc

COMME J'AI SOUFFERT
Pendant dix-sept ans d'une maladie de peau. Je ne pouvais ni marcher ni m'habiller. Je n'étais qu'une plaie de la tête aux pieds. Je me suis guéri en huit semaines, en employant les remèdes "Cuticura."

A l'âge de trois mois une éruption qui, plus tard, fut reconnue comme un eczema, apparut sur mon visage. On appela un médecin. Il dit que l'éruption était causée par la dentition, et prescrivit quelques drogues adoucissantes. Néanmoins, le mal s'étendit jusqu'à mes oreilles et à ma tête. On fit venir un autre médecin qui prétendit savoir exactement ce dont il s'agissait, et qu'il appelait "King's Evil." Il prescrivit de la poudre à coton, du soufre et de la graisse en pommade. Aucune amélioration. Un autre docteur me fit prendre du borax dans de l'eau et de la farine; un autre encore commanda des applications d'huile de lin. Au lieu d'aller mieux, mon état empirait. Aucun de ces praticiens n'avait réussi à me soulager. La maladie marchait et avait envahi mes bras et mes jambes. Je fus enfin obligé de me mettre au lit, et à force de rester couché sur des oreillers, mes membres devinrent inertes et il me fut impossible de m'en servir. Ma mère était obligée de me soulever, et c'est sur mes mains, et mes genoux que je me traînais autour de la maison. Quant à mettre moi-même mes vêtements, il n'y fallait pas songer; je portais une robe-de-chambre. Mes cheveux pendaient en mèches, et je les perdais rapidement. Ma tête, ma figure, mes oreilles étaient dans un horrible état; j'étais obligé pendant l'été de me couvrir la tête d'une serviette pour me préserver des atteintes des mouches. Mes parents consultèrent un médecin célèbre de Chicago; les autres docteurs étaient de Dundas et de Hamilton, au Canada. Ce médecin déclara qu'il ne pouvait rien faire pour moi. Il voulait couper les nerfs de mes jambes, afin de me permettre de marcher. Je m'y refusai, pensant que si je guérissais je pourrais à peine me servir de mes membres supérieurs.

Je restai dans un déplorable état jusqu'à ma dix-septième année. Un jour en janvier 1879, je lus dans la tribune une notice de vos "Cuticura Remedies". Mon cas y était décrit avec tant d'exactitude, que je décidai, en dernier ressort, d'en faire l'essai.

Quand j'appliquai vos remèdes à ma peau, elle était au vif et saignante, à force de me gratter. L'effet fut immédiat; je m'endormis, ce que je n'avais pas fait depuis des années.

Deux semaines plus tard, je me tenais debout, mais je ne pouvais encore marcher à cause de ma grande faiblesse. Mes plaies étaient presque guéries. Autant que je puis en juger, vos remèdes "Cuticura" ont déterminé une guérison complète au bout de six à huit semaines, et je n'ai pas été malade jusqu'à ce jour (de janvier 1879 à janvier 1887); pendant cette période de huit années, aucun symptôme nouveau de la maladie ne s'est manifesté.

W. J. McDONALD,
3732 rue Dearborn, Chicago, Ill., 30 juin 1887.

Vendu partout. Prix, CUTICURA, 50c; SAVON 25c.; RESOLVENT, $1. Préparé par la compagnie POTTER DRUG AND CHEMICAL, Boston, Mass.
☞ Demandez "How to cure Skin Diseases."

BOUTONS, excroissances, rougeur de la peau, matière huileuse sur l'épiderme, crevasses, etc., prévenus par l'emploi du SAVON CUTICURA.

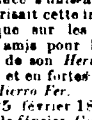
Catarrhe constitutionnel.

Aucune maladie simple ne donne plus de souffrance ou se précipite plus la ruine de la constitution que le catarrhe. Les organes de l'odorat du goût, de la vue, de l'ouïe, la voix humaine, l'esprit, chacun et quelquefois tous cèdent à sa destructive influence. Le poison qu'il distribue dans tout le système attaque toute force vitale, et brise les constitutions les plus robustes. Ignoré, parce qu'il est peu compris par la plupart des médecins, assailli d'une façon impuissante par des empiriques et des charlatans, ceux qui en souffrent ont peu d'espoir d'en être soulagés de ce côté-ci de la tombe. Il est temps alors que le traitement populaire de cette terrible maladie par des remèdes à la portée de tous, passe une bonne fois entre les mains de personnes compétentes et dignes de confiance.

La nouvelle méthode non essayée jusqu'ici adoptée par le Dr Sanford dans la préparation de son RADICAL CURE a obtenu l'approbation cordiale de milliers de personnes. Elle est instantanée à obtenir un soulagement pour tous les rhumes de cerveau, l'éternuement, le nasillement et les obstructions des voies respiratoires, et fait disparaître rapidement les symptômes le plus oppressifs: dégage la tête, adoucit l'haleine, rétablit les sens du goût, de l'odorat et de l'ouïe, et neutralise la tendance constitutionnelle à une maladie des poumons, du foie et des rognons.

Le SANFORD RADICAL CURE consiste en une bouteille du RADICAL CURE, une boîte CATARRHAL SOLVENT et un INHALATEUR PERFECTIONNÉ—prix $1.
POTTER DRUG AND CHEMICAL Co.—BOSTON.

DOULEURS aux ROGNONS
Efforts et Faiblesses.



Soulagé en une minute par ce merveilleux antidote de la douleur, de l'inflammation et de la faiblesse, le CUTICURA ANTI-PAIN PLASTER (emplâtre). Le premier et le seul emplâtre qui tue la douleur et fortifie. Adopté spécialement pour soulager instantanément et guérir promptement les douleurs utérines et aux rognons et les faiblesses. Garanti qu'il est de beaucoup supérieur à tous les autres emplâtres. Se trouve chez tous les pharmaciens 25 cents, cinq pour $1, ou affranchissement gratuit du POTTER DRUG AND CHEMICAL Co, BOSTON, MASS.
13 oct—mer sam dim

PEERLESS DYES Les meilleurs. Chez Droguistes.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 2 décembre 1888.
—Indications pour la Louisiane: Beau temps un peu plus chaud, vents variables.

Température du 1er décembre 1888.
Thermomètre de K. & L. Claudel, Opticiens No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	45	8
Midi	52	11
3 P. M	54	12
6 P. M	52	11

MARIAGES, NAISSANCES ET DECES
Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.
Charles Todd avec Mlle Cora Martin.
Arman Laferre à Mme Veuve Joséphine Le Fort.

Naissances.
Mme Frank Morel une fille.
Mme Charles Holm une fille.
Mme Michel Flynn une fille.
Mme Hector L. Escuyer une fille.
Mme John F. Ruiz une fille.
Mme Bernard J. Hagstette un garçon.

Décès.
Sydney Varanton 3 ans, 436 rue St. André.
Benjamin J. West, 34 ans, 198 rue Sixième.
Chas. Watkins, 5 jours, rue Preston, près Webster.
Eugenia Stonemagel 3 mois 76 rue Mandeville.
Mme Philip Koth 40 ans coin des rues Gaiennie et Laharpe.
Louisa Berkeley 52 ans 210 rue Calliope.
Colwell Payne 19 ans avenue Nashville.
Orelia Dauphin 3 mois, rue Marais près chemin du Bayou.
James Austin 14 mois, rue St Claude entre Montegut et Feliciana.
Stella T. Ebeler, 18 mois, Grande Route St. Jean.
*Augusta G. Gorham, 8 ans, Alger.
Asa Lewis 11 mois rue Franklin, Alger.
Sarah Linzie 23 ans, rue Elisa entre Olivia et Vallette, Alger.
Stephen Washington, 56 ans, Gretna.
Michael Wm. Mohr 18 ans, 365 rue des Remparts, côté nord.
*Diphthérie.

Cour Civile.—Les successions Adam Lontenschloeger et Thos. McGossen sont ouvertes.
Hill Clark & Cie, contre J. N. Hennessey pour $106,67.
S. Blecket contre Hany Kennedy pour $35,70.
Salvator Oteri contre C. Harrison Parker, demande d'une injonction pour empêcher une vente pour taxes.

Cour Criminelle—Section A—Henry Johnson, voies de fait $5 ou 5 jours.
Andrew Hadis, attaque, 30 jours.
Lizzie White, voies de fait $2 50 ou 5 jours.
H. Smith, attaque, $5 ou 5 jours.
James Doran (meurtre de John Neil) 20 ans de travaux forcés.
Claire et Gibson (meurtre de Pat. Mealey) travaux forcés à perpétuité. Leurs avocats vont interjeter appel devant la cour suprême.

Section B.
Attaque.
Camelio Johnson $5 ou 5 jours, F. S. Delpit 25 c ou une heure, Martha Watkig $10 ou 10 jours.
Une ordonnance de non lieu a été rendue contre Owen Moloney, accusé de larcin.
Le grand et les petits jurys seront nommés demain.

Mort subite.—Un Chinois du nom de Jant Wung, habitant rue Bassin No 10, est mort subitement vendredi soir. Le coroner a délivré un certificat de décès causé par une débilité générale.

Comités.—Le comité de salubrité a résolu d'approprier l'allocation de $15,000 proposée par M. Haner pour le curage du canal Claiborne et de l'égoût de la rue Valence.
Le comité d'éclairage a approprié l'allocation de $3795 dans le nouveau budget pour l'application du nouveau système de chauffage des pompes à incendie.
Le comité a décidé de demander à la Compagnie d'éclairage électrique d'interrompre le courant dans les circuits voisins des incendies afin d'éviter des désagréments causés par les fils conducteurs lors du récent incendie de la rue des Magasins.
Le comité des rues et débarcadères a l'intention bien arrêtée de ne point accorder à la compagnie de l'Illinois Central les privilèges qu'elle demande à moins d'obtenir une importante compensation, la plupart des membres du Conseil sont dans les mêmes dispositions.
La compagnie a déjà offert $500,000.

Sport.—Temps couvert mais assez agréable, assistance moyenne, piste détrempée, paris animés.
Les courses ont eu lieu dans la boue et cette circonstance on le devine a donné lieu à quelques surprises, la victoire de Lula May 8|1 à la deuxième course et l'arrivée pour la place, de Howard 25|1 à la dernière.
Les vainqueurs ont été:
Skobeloff 2|1, Lula May 8|1, Alpena 7|10, White Nose 6|5.
La première course a réuni six partants, parmi lesquels Skobeloff et Eldarode, favoris. Au départ, Pomeroy, avantagé par son poids, prenait immédiatement une avance qu'il semblait ne pas devoir perdre, lorsqu'aux trois quarts il devenait subitement quatrième, précédé par Skobeloff, Eldarode et Will Boy. Au dernier tournant, celui-ci faisait place à Orange Girl et Skobeloff, Suivi de près par Eldarode, le battait d'une longueur. Orange Girl 3me à 1|2 longueur. Durée de la course, 1' 22" 1|2.
Syntax, grande favorite de la 2me course, semblait un départ justifier de choix en prenant deux longueurs environ sur St Alban qui suivaient Vattell, Lula May, Jim Gordon et Red Leaf, mais bientôt survenait Lula May qui, après s'être un instant laissé distancer par Red Leaf, prenait définitivement l'avantage et gagnait aisément d'une longueur sur Syntax qui suivait St Alban à deux longueurs.
Victoire tout à fait imprévue pour Lula May, cotée 8|1. Durée de la course 1'14.
Alpena et Monita Hardy, tous deux bien montés, se partageaient les faveurs des premiers dans la course des deux ans qui réunissait au poteau quatre partants seulement, Laura Stone ayant été retirée. Alpena, toutefois, devenait exclusivement favorite à 7|10 contre Monita à 2|1. Le départ s'est effectué dans l'ordre suivant: Bob Forsythe, Iris, Monita Hardy, Alpena. A la moitié il était difficile de dire qui menait en tête, mais aux trois-quarts Monita Hardy prenait un faible avantage, suivie de Alpena et Iris.
Dans la ligne droite, Monita Hardy augmentait sa distance, mais Hollis, qui la montait, trop confiant dans l'avantage qu'il avait sur Barnes, son adversaire, s'est laissé distancer à quelques mètres du poteau par Alpena qui, en quelques bonds, battait Monita Hardy d'une longueur. Iris troisième à plusieurs longueurs. Durée de la course, 1' 22". Hopedale étant retiré, 5 partants restent au poteau pour la dernière course, et 4 concurrents seulement se disputent la victoire; Governor s'étant rompu une artère à une centaine de mètres après le départ.
White Nose et John Daly étaient favoris tous deux, White Nose à 6|5 et Daly à 8|5. Après avoir interverti par trois fois les places de premier et de second entre eux, White Nose a conservé la tête et Sherwood est survenu devant John Daly, qui suivait Hindoo Rose.
C'est dans cet ordre qu'ils sont arrivés au poteau, White Nose à deux longueurs et Sherwood à une tête.
Durée de la course, 1' 44" 3|4.
1ère course—Distance, 6|8. Durée, 1'22" 1|2. 1er Skobeloff, 107 2|1; Williams, une longueur. 2me Eldorado, 98 8|5 place; Monohan, 1|2 longueur. 3me Orange Girl, 86; Ray.
2me course—Distance 11|16. Durée, 1'14. 1er Lula May, 91 8|1; Herrison, une longueur. 2me Syntax, 108; Godale, 2 longeurs. 3me St-Alban, 101; Ray.
3me course—Distance, 6|8. Durée. 1er Alpena, 105 7|10: Darnes, une longueur. 2me Monita Hardy, 112; Hollis. 3me Iris, 90; West.
4me course.—Distance 15|16—Durée 1,44 3|4. 1—Whitenose [127] 6|5 (Barnes) 2 longeurs. 2—Sherwood [90] 25|1 place [Harvey] une tête. 3—John Daly (106) [Monaghan].

Ventes immobilières.—Par Baumgarden & Friedrichs: Magasin et habitation, encoignure Claiborne et Columbus, $1450.
Double cottage, encoignure Milan et Carondelet, $2065.
Deux lots de terre, rue Valence, entre Baronne et Carondelet, $800.
Par Macon, Paul & Robinson.
Immeuble rue Pitt, entre Bordeaux et Lyon, $1075.
Sept lots bornés par les rues Calhoun, Jeannette et Henry Clay, $1338.
Par Hoey et O'Connor.
Magasins Nos 128 et 130 rue Magasins, $10,225.
Résidence No 48 rue Amélie, $675.
Par Jas. P. Guinault.
Immeubles et terrains dans le troisième district, $1075.
Par Mather & Moore.
Résidence et jardins dans l'ilet borné par Enterpe, Prytania, Terpsichore et Coliseé.

Cyclone.—Le Bureau des Signaux nous fait savoir qu'un cyclone parcourt en ce moment l'est du Golfe du Mexique. Il y a danger pour les navires naviguant dans le sud-est et le sud.

La situation commerciale.—On ne peut pas dire qu'elle soit absolument satisfaisante. Les importations, du 1er septembre au 30 novembre, à la Nouvelle-Orléans, accusent, sur le chiffre de la période correspondante de 1887, une notable diminution. La récolte de sucre, en Louisiane, d'une autre part, ne paraît pas devoir dépasser 200,000 boucauts, ce qui est une diminution de près d'un tiers sur la récolte de 1887.
Ne nous désespérons pas néanmoins; malgré toutes ses épreuves actuelles, la Louisiane est certainement appelée à de brillantes destinées dans l'avenir. Seulement, il nous faut un peu de patience.

Flagrant délit.—Hier matin, à 8 heures, un longshoreman du nom de P. J. Lollen, âgé de 22 ans, a été pris en flagrant délit de vol d'une boîte d'outils dans le magasin de Rice, Born & Cie. Un des employés l'a maintenu en état d'arrestation jusqu'à l'arrivée du sergent Schumacher qui l'a emmené à la station centrale. Il a été mis sous caution de $250.

Suicide.—Le pilote Walker Jarvis a été trouvé mort dans son lit, à Pilot Town, paroisse Plaquemines. Il avait la gorge coupée d'une oreille à l'autre. Depuis dix-huit mois environ il s'était adonné à la boisson.

Renversé.—Hier soir, à 8 h. 55, un nommé Pat. Flannagan, habitant rue d'Orléans No 234, en traversant la rue au coin de Bassin et Canal, a été renversé et blessé à la tête assez grièvement par un jumper contenant MM. P. Barriert et Peter Padel. Tous deux ont été arrêtés.

Tué.—Une dépêche reçue hier soir au bureau du chef de police, de Detroit, Mich., annonce que l'aiguilleur Jim C'eary a été tué le 30 novembre au soir dans un accident de chemin de fer.
M. Geo. Nadolbeck, le chef de gare, qui a envoyé le télégramme, demande au chef de police Hennessey de s'assurer si le défunt a, à la Nouvelle-Orléans, une sœur du nom de Mme Effie Baldwin, et dans ce cas, quelle détermination il faut prendre au sujet du corps.

Arrêté.—Hier, à 3 heures 55 de l'après-midi, on a arrêté un nègre du nom de Armstrong Gile, employé au Parc Audubon comme palefrenier, comme étant l'auteur de la tentative de vol commise contre Mme Gogreve, dans la soirée de vendredi. Il a été reconnu.

Autre mort subite.—Hier matin, à 10 heures, M. W. W. Kendall est mort subitement dans la fabrique d'huile de Maginnis, encoignure Calliope et Annonciation.

Trouvé.—Le Caporal Grass a trouvé dans un des chars de la ligne Remparts et Dauphine, hier matin, à 11 heures, un petit sac de dame. Le réclamer au 5me precinct.

S.S.S.

LE SPÉCIFIQUE DE SWIFT
Est une préparation entièrement végétale ne contenant ni Mercure, ni Potasse, ni Arsenic, ni aucune autre substance toxique.

LE SPÉCIFIQUE DE SWIFT
A guéri des centaines de cas d'Epithéliome ou Cancer cutané, des milliers de cas d'Eczéma et de maladies de peau, et des centaines de milliers de cas de Scrofules et Impuretés ou Empoisonnement du Sang.

LE SPÉCIFIQUE DE SWIFT
A soulagé des milliers de cas d'Empoisonnement Mercuriel, Rhumatisme et Ankylose.

CHATTANOOGA, TENN., 27 Juin 1888.
Swift's Specific Co., Atlanta, Ga.
Messieurs:—Au commencement de cette année je fus atteint d'un empoisonnement du sang. J'ai commencé l'usage du S. S. S., et je trouve déjà un mieux sensible. Je continue le remède et je le continuerai jusqu'à entière guérison. Agréez, etc.
DR. P. HOWARD, 111 W. 6th St.

COLUMBIA, S. C., 7 Juillet 1888.—Swift's Specific Co., Atlanta, Ga.—Messieurs: Pendant deux ans j'ai souffert de Rhumatisme musculaire. Mon docteur n'y pouvait rien. J'ai pris plus d'une douzaine de bouteilles de votre S. S. S., et maintenant je suis aussi bien qu'avant ma maladie. Je suis persuadé que je dois ma guérison à votre remède et je le recommande à toute personne souffrant d'une maladie du sang. Agréez, etc.
O. E. HUGHES, Conducteur au C. & G. Railroad.

WACO, TEXAS, 9 Mai 1888.—Messieurs: La femme d'un de mes clients était affligée d'une maladie de peau repoussante qui lui couvrait tout le corps. Aidée pendant plusieurs années, elle souffrait jour et nuit de démangeaisons violentes. La maladie déjouait tous les efforts des médecins. Enfin son mari lui donna le Spécifique de Swift, et presqu'aussitôt le mieux se déclara; en quelques semaines elle semblait rétablie, et maintenant elle ne porte aucune trace du mal dont elle a souffert. Agréez, etc.
J. E. SHAW, Droguiste en gros, Austin Ave.

DEPECHES TÉLÉGRAPHIQUES

TRANSMISES A L'ABEILLE

FRANCE.

Rente française.
Paris, 1er décembre—Le trois pour cent est coté à 82 francs 85 centimes.

Chambre des Députés italienne.
Rome, 1er décembre.—Le gouvernement a présenté à la Chambre des Députés un bill qui demande un crédit supplémentaire de 109,000,000 de lires pour l'armée et 37,000,000 de lires pour la marine.

La question du blocus de l'Afrique Orientale.
Le prince Bismarck fera son apparition au Reichstag à l'occasion des débats sur les affaires coloniales. Un malentendu s'est soulevé entre l'Angleterre et l'Allemagne à propos du blocus de l'Afrique Orientale. Lord Salisbury a déclaré devant la Chambre des Lords que l'Allemagne ne comptait pas continuer ses opérations de terre et de mer, ce qui est en désaccord complet avec les vues du gouvernement de Berlin. Si les plans de Bismarck sont exécutés, il y aura une expédition militaire accompagnant le blocus; elle agira le long de la côte et à quelque distance dans l'intérieur des terres. La possession permanente de la côte est le seul moyen de supprimer le commerce des esclaves et accentuer ainsi l'efficacité du blocus.
Le prince Henri de Reuss est reparti, hier, pour Vienne. Il a vu le prince Bismarck et a eu une conférence avec l'empereur. Les sorties des journaux à propos de la scène qui a eu lieu entre le prince H. de Reuss et le comte Von Taafe, n'a pas affecté les bonnes relations entre les deux gouvernements.
Avant de quitter Berlin, le Prince de Reuss a déclaré que ses relations avec le comte Von Taafe n'avaient jamais cessé d'être cordiales. Il est certain que M. de Bismarck ne maintiendrait pas le Prince Henry à Vienne, si sa présence tendait à refroidir les relations entre les deux pays.
Le comte Kalnoky ne laisserait pas subsister à côté de lui un premier ministre autrichien qui contrarierait sa politique étrangère.
Le comte Von Taafe a toute la confiance de l'empereur François Joseph, dont il a été dans sa jeunesse le condisciple et l'ami, jusqu'à ce qu'il montât sur le trône.
Il semblait administrer la politique étrangère, bien qu'il eut récemment admis dans le cabinet un représentant tsech.
Berlin, 1er décembre.—L'empereur Guillaume va mieux, mais il garde encore la chambre.

M. Cunningham E. Graham.
Londres, 1er décembre—Aujourd'hui, à la Chambre des Communes, l'Orateur a ordonné à M. Cunninghan E. Graham, libéral avancé, représentant la division nord ouest du Lanarkshire, de sortir de la Chambre, pour avoir accusé M. Smith, orateur du gouvernement à la Chambre, d'entretenir des connivences malhonnêtes et avoir ensuite refusé de rétracter ses paroles.
Au moment où M. Graham quittait la Chambre, un membre s'est écrié: "Bravo, Graham!"
Dans une entrevue, M. Graham a expliqué la cause de ce qui venait de se passer. M. Brooke Robinson, membre conservateur de Dudley, avait fait une motion par écrit, dans le but de prévenir toute discussion sur les plaintes des ouvriers fabricants de chaînes. M. Graham avait traité ce procédé de déshonorant.
Il avait exprimé l'opinion que le gouvernement avait poussé M. Robinson à user de ce subterfuge. Il avait ensuite refusé de retirer son assertion. De là l'ordre qui lui avait été donné de se retirer.
M. Graham a déclaré qu'il ne ferait aucune excuse, quelles que puissent être les conséquences de ce refus.

L'indisposition de l'empereur Guillaume—Ses occupations, ses réceptions.
Berlin, 1er décembre—L'absence prolongée de l'empereur de la vie publique a provoqué une foule de bruits relativement à sa santé. On a dit qu'il souffrait beaucoup d'une tumeur dans l'oreille qui aurait de la gravité. Les rapports officiels nous apprennent qu'il ne s'agit que d'un froid qu'il a pris pendant les dernières chasses à Hetzlingen.
On n'a appelé aucun autre médecin que ceux qui sont attachés d'ordinaire à la famille impériale. Les souffrances de l'oreille ont légèrement augmenté pendant la fièvre catarrhale; mais à mesure que la santé revient, il y a un mieux sensible. Bien qu'il fasse un temps très doux, les médecins ont conseillé à l'empereur de ne pas sortir pendant quelques jours.
Il est resté tout le temps en excellente disposition d'esprit; il pouvait fort bien travailler. Il a reçu beaucoup de visites et n'a cessé de vaquer à ses occupations ordinaires. Il a employé une partie de ses loisirs à s'occuper des détails des réformes qu'il prépare dans l'armée et la marine. Son Cabinet militaire est fort occupé; il lui pose de nombreuses questions et il demande des rapports sur tous les sujets. Les officiers du cabinet sont accablés de travail; il les tient parfois au travail, le jour et la nuit; il exige que les rapports lui soient faits le plus tôt possible, généralement dans les vingt-quatre heures.
Les officiers de la marine sont aussi affairés que ceux de l'armée de terre. Ils ont été, cette semaine, surtout très occupés à répondre aux messages qui leur envoyait coup sur coup l'Empereur. L'activité ardente de ce jeune homme s'étend à tous les départements.
Il a eu plusieurs conférences avec le prince Henri de Reuss, ambassadeur d'Allemagne à Vienne, relativement à l'entrevue avec le comte Von Taafe, le ministre autrichien.
Il a eu aussi des entrevues particulières avec des officiers de l'armée, à propos des services religieux pour les soldats. Il a vu Herr Maybach, ministre des travaux publics, à propos de l'exclusion des chemins de fer en Alsace-Lorraine.
Il a ordonné des poursuites contre les personnes qui ont publié la partie du journal de l'empereur Frédéric relativement à la question austro-russe, sans compter le *Keiler Zeitung*, qui est rédigé sous ses inspirations; il se fait apporter, tous les jours, les journaux. Il n'est du tout contre Aura Fressenngen, qui avait dit que l'impératrice Victoria avait la propriété exclusive des journaux et des documents de l'empereur Frédéric, y compris des documents d'un ordre tout à fait particulier, qui étaient recouverts d'un sceau spécial et que l'impératrice a depuis dans les archives royales.
Après les affaires, l'empereur a passé les soirées à s'amuser. Il y a eu un dîner de famille, mercredi. Le prince Luitpold, le duc et la duchesse de Mecklembourg-Schwerin et les officiers et les dames de la cour y assistaient. Jeudi, un banquet a été donné en l'honneur du grand-duc et de la grande-duchesse Vladimir, de Russie.
Hier soir, il y a eu réception; les mêmes personnages y assistaient.
En somme, c'est là une semaine passablement occupée pour un malade.
Aujourd'hui, l'empereur devait aller chasser à Spring, Hanovre, mais il a envoyé le prince Léopold à sa place.

Le Reichstag.—Le budget de la marine
La commission du budget du Reichstag commencera ses travaux lundi et travaillera tous les jours afin de faire son rapport avant Noël. Elle entrera, à propos des armements, dans plus de détails qu'auparavant. Le chef de l'amirauté Monts a dit franchement au Reichstag que le mémorandum sur la marine avait été rédigé tout exprès pour que les nations étrangères n'en aussent pas plus qu'il n'était nécessaire. Le memorandum dit loin, a-t-il dit, de donner une idée des accroissements projetés dans la marine; mais il a permis de donner à la commission tous les renseignements nécessaires.
Herr Von Benningsen, parlant des estimations faites, a dit que la somme de 116,000,000 de marcs ne suffisait pas à la construction de 28 navires et que les armements, à part l'accroissement des dépenses pour les équipages, exigerait un surcroît de dépenses de 30,000,000 de marcs.
Le sentiment de défiance qui s'est manifesté parmi les membres du Reichstag à l'égard des armements ne fait que s'accroître.
Le débat a clairement dévoilé le fait que l'an dernier, le général Non Capreri, prédécesseur du vice amiral comte de Monts comme chef de l'amirauté, avait présenté un mémorandum suivant le quel la marine, bien que faible, était en parfait état et pouvait suffire à tous les besoins, en cas de guerre. Les membres du Reichstag demandent maintenant comment il se fait que le gouvernement déclare qu'aucun navire n'est au niveau des progrès de la marine moderne.
Le budget est destiné à être minutieusement scruté et il rencontrera plus d'opposition qu'on ne le croyait.
Les attaques de Herr Liebknecht contre la politique étrangère n'ont rencontré de sympathies nulle part, même dans le camp des progressistes.

Explosion de dynamite.
Chicago, 1er décembre—Une dépêche de Lexington, Ky, dit qu'une seconde explosion de dynamite a eu lieu sur le chemin de fer Midland, Ky, jeudi, dans l'après-midi et que quatre hommes ont été tués.
Ceux-ci qui travaillaient dans cet endroit et faisaient sauter des rochers, étaient des *convicts* que des entrepreneurs avaient loué à l'Etat. Ils étaient à l'ouvrage, quand une charge de dynamite a fait explosion. Le chef de cette équipe a été tué.

Le mouvement anarchiste—Sa marche, vues.
Chicago, 1er décembre—Un journal de la localité, parlant du réveil de l'agitation anarchiste en cette ville, dit: On a tant écrit sur cette question depuis deux ans, que le public doit s'y accoutumé et y être devenu indifférent. Leurs mouvements sont, du reste, plus difficiles à saisir; ils n'opèrent plus en masse, en corps, mais individuellement et leurs rapports sont tenus secrets; très souvent même ils ne se connaissent pas. Ce plan a été adopté parce que celui de l'organisation centrale a été découvert. C'est précisément ce qui a conduit Spies et Parsons à l'échafaud. L'organisation de ces "invisibles" date d'un an; ils ont, tout d'abord, marché lentement; mais dès qu'ils ont senti qu'il y avait une tête qui les dirigeait, ils se sont ralliés, ils ont travaillé avec beaucoup d'activité et outre 32 organisations particulières, ils se sont affiliés au comité "d'invisibles" Travailleurs de l'Union.
Ce comité a fait progresser la cause révolutionnaire, ils ont formé entre eux un comité d'arbitres.
L'assemblée No 1 de A. R Parsons a alloué à l'association de publications dont Parson était le chef, et qui a la direction du *Arbeiter Zeitung*, qui est établi sur un plan socialiste. C'est cette association qui a eu lever des fonds pour le procès de Hinck.
Les conspirateurs sont très actifs. Autant que la police a pu s'en assurer, ce sont des associations publiques, ayant des meetings où l'on enseigne l'anarchie et où l'on inculque aux membres la haine de la loi et de l'autorité, où l'on inspire le désir de venger la mort de Spies et de ses camarades.
On y prêche aussi l'incendie. A l'occasion du jour d'actions de grâces, il a été lancé une circulaire dont nous avons publié une partie dans nos dépêches d'hier soir. Cette circulaire a été distribuée secrètement à ceux qui étaient présents et que l'on croyait franchement dévoués à la cause.
La circulaire tend à faire croire que l'ouvrage a été publié en 1889, mais c'est faux.
L'original a été publié par le Congrès de l'Association internationale du travail, le 18 octobre 1883; mais l'édition étant épuisée depuis longtemps une nouvelle impression a été faite, imitant, à s'y méprendre, l'ancienne et on et c'est elle que l'on distribue dans l'intérêt de l'anarchie.
Le *Band Arbeiter* a, à peine dix jours d'existence, mais ceux qui l'ont fondé travaillent depuis longtemps en secret et ont tracé un plan hâtif pour propager l'anarchisme à la faveur du mouvement du travail. C'est le même plan qui a inspiré la tragédie qui a eu lieu, il y a deux ans, à Haymarket.
Ce sont les Rouges qui ont pris sous leur protection le mouvement des huit heures; ils l'ont préconisé non parce qu'ils y croyaient, mais parce que c'était la sensation du moment. Ils ont par conséquent été obligés de maintenir la position qu'ils avaient prise. C'est alors qu'a été émise l'idée d'une grève générale qui a eu lieu, en effet, le 1er mai. Les fédérations américaines des "Trades" se sont assemblées à St. Louis, durant le présent mois.
Le but est d'assurer le mouvement qu'il prévoit en 1890, en vue d'une autre grève pour les huit heures de travail. Les anarchistes ont déjà tout préparé à l'avance. Non seulement ils sèmeront la discorde dans les esprits mais ils donneront à leur grève les proportions d'une révolution nationale. Aussi les bombes seront prêtes, ainsi que leurs autres engins de destruction, dans le but d'établir un nouveau système social, sur le plan généralement adopté: pour le mettre à exécution, on a commencé à agiter les masses.
Cependant, la police est aux aguets. Elle a appris que les anarchistes comptent faire un nouveau mouvement à propos du centième anniversaire de la prise de la Bastille, en juillet prochain.
Les autorités, ici et à New York, se préparent à l'empêcher d'éclater. Tout porte à croire, cependant, qu'il y aura une tentative ayant des proportions nationales.
On a interrogé, hier soir, Schilling à ce sujet. "Je m'attends, a-t-il dit, à un grand mouvement de cette nature, vers la fin du siècle, dans une dizaine d'années.
"La société est maintenant dormante comme une rivière gelée, en temps d'hiver; mais, au milieu d'une nuit, au moment où l'on s'y attendra le moins, il se fera entendre un horrible craquement; un soulèvement général aura lieu. Avant cette époque, il y aura sans doute une ou deux tourmentes; mais le grand bouleversement, selon moi, n'aura pas lieu avant le temps que j'assigne.
Ce ne sera plus seulement un mouvement de l'école anarchiste, ce sera le soulèvement de toutes les forces révolutionnaires de la Société."
Un comité de six a été nommé, à Chicago, pour activer le mouvement.
L'inspecteur Bonfield est averti; il possède, paraît-il, les noms des hommes qui le composent et il est possible qu'avant vingt-quatre heures ils soient arrêtés.

Young Men's Democratic Association.
Toutes les personnes, exerçant des fonctions publiques et appartenant à l'Association démocratique des Jeunes gens, sont prévenues d'avoir à envoyer leur démission comme tels avant le 15 décembre 1888. S'ils ne le font pas, leurs noms seront rayés de la liste des membres, conformément à l'article 4 de la Constitution.
Tous les membres qui ont changé de résidence depuis l'élection du 17 avril 1888, sont priés d'envoyer leur nouvelle adresse au soussigné, No 7 Commercial Place, avant le 15 décembre, afin que leurs noms soient convenablement inscrits dans les Listes, en vue de la préparation des livres de "Ward poll" pour l'élection annuelle de l'Association, dont avis sera donné en temps opportun.
Par ordre du Comité exécutif,
W. S. PARKERSON, Président.
2 déc—7f

Bijou Confectionary.
Tel est le nom que M. Adolphe Lemanne a donné à sa nouvelle confiserie, rue Royale, 88. Il n'a pas regardé à la dépense pour faire une bonbonnière, un vrai bijou. Tout, atelier et magasin, tout est parfaitement installé. Pas n'est besoin de faire ici l'éloge de la maison; on sait que M. A. Lemanne est un pâtissier hors de pair, que ses pièces montées faites sur commandes, ses croques en bouche en fruits glacés, ses nougats montés sont exquis, que très peu d'ouvriers peuvent aussi bien faire que lui. Sous peu un avis dans les colonnes de l'ABEILLE dira à quand est fixée l'ouverture de la confiserie du Bijou.
2déc—2f
ADOLPHE LEMANNE.

Avis.
A une assemblée de l'Association des Photographes, qui a eu lieu mercredi soir, il a été résolu de baisser les prix des travaux à partir du 1er décembre 1888. Les prix adoptés seront vus dans les salons des membres de l'Association.
(Signé) L'Association de Photographes de la Nouvelle-Orléans. 2déc—2f

L'Union Française.
Elections et Assemblée Générale.
Messieurs les sociétaires sont prévenus que les élections de quinze directeurs pour l'exercice 1888-89 auront lieu dimanche, 2 décembre, au local de la Société. Le scrutin sera ouvert de midi à 5 heures. A 5 heures précises aura lieu l'Assemblée générale de fin d'année. On est instamment prié d'y assister.
FRANÇOIS TUJAGUE, Président.
P. BOSSONNEY, Secrétaire. 30 nov—3f

155 Canal St

AUX LECTEURS DE L'ABEILLE:
Pour d'intéressants renseignements au sujet de nos TISSUS "DRY GOODS" et ARTICLES DE FÊTES, nous vous référons à notre importante annonce dans le PICAYUNE et le TIMES-DEMOCRAT de Dimanche, 2 Décembre.
Très respectueusement,
D. H. Holmes.
9|ul—1 an—dim mar jeu

Bureau de la Compagnie d'Assurances des Pompiers, No 33 rue Camp—Nouvelle-Orléans, 23 novembre 1888.—Conformément à l'Art. IV de la Charte, avis est par le présent donné qu'une élection de Dix-huit Directeurs pour servir l'année suivante, aura lieu au bureau de la compagnie le LUNDI, 3 décembre 1888, de 11 heures a. m. à 2 heures p. m.
E. H. BENNERS, Secrétaire.
24nov au 3déc—

Bureau de la Compagnie d'Assurance Mutuelle des Marchands—No 101 rue du Canal—Nouvelle-Orléans, 30 novembre 1888.—Un dividende intérêt de 2 1|2 pour cent sur le fonds capital de cette Compagnie, sera payé aux Actionnaires sur demande, à partir de lundi, le 3 décembre.
JULES MONTREUIL, Secrétaire.
1er déc—3f

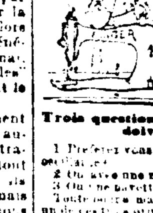
J. HIMBERT, Agt., Charcutier de Paris.
Je fais savoir à ma clientèle et au public en général que j'ouvrirai, le 1er décembre, au No 151 rue Bourbon, entre St Pierre et Orléans, un magasin de charcuteries fines: Galantines truffées, Pâtés au foie, Saucisses truffées, 40c la livre; 50 qualités seront exposées en vitrines. Samedi ouverture de la Charcuterie fine. On fait les dîners soupers, buffets, sur commande.
30 nov—3f

AVIS.
Bureau de la Pelican Brewing Co.—Nouvelle-Orléans, 28 novembre 1888.—Le livre des transferts de cette compagnie sera clos pendant dix jours, à partir du 1er novembre 1888.
CHAS. J. SCHUMACHER, Secrétaire et Trésorier.
28 nov—au 8 déc incl

Avis spécial.—Les soussignés sont les seuls qui se servent dans cette ville du fil de cuivre, du No 20 au No 109, pour la transmission de courants électriques dans le but d'éclairage et de force motrice. Ce fil n'est en vente dans aucun magasin de la Nouvelle-Orléans. Il est virtuellement hors du commerce. Donc toute personne l'achetant de personnes non autorisées, doivent savoir que c'est la propriété de l'une ou de l'autre de ces compagnies.
Nous avons été tourmentés si souvent, depuis quelque temps, par des constructeurs de fils, que nous sommes forcés de notifier le public en général et les revendeurs et fonderies en particulier que nous poursuivrons comme receleurs de marchandises volées toute personne qui aura ce fil en sa possession prétendra de l'avoir acheté au hasard.
EDISON ELECTRIC ILLUMINATING CO., Par E. L. [illegible], Secrétaire et Trésorier.
LOUISIANA ELECTRIC LIGHT AND POWER CO., Par M. [illegible] J. HART, Directeur Général.
30 nov—3f

Nlle-Orléans, 27 octobre 1888.
Aux actionnaires de la Compagnie internationale mexicaine d'améliorations:
Vous êtes prévenus qu'une réunion générale des actionnaires de la Compagnie sera tenue, à Grunewald Hall, Nos 18 à 22 rue Baronne, dans la ville de la Nlle-Orléans Louisiane, jeudi 13 décembre 1888, à dix heures du matin, pour voter sur la proposition faite de porter le capital de la dite Compagnie de un million de dollars à deux millions de dollars, et pour d'autres fins.
A propos de ce qui précède votre attention est appelée sur la résolution suivante adoptée aujourd'hui par le Conseil de Direction de la Compagnie
"Résolu par le Conseil de Direction de la Compagnie internationale mexicaine d'améliorations, par suite de l'adoption de la résolution convoquant une assemblée générale des actionnaires de la Corporation, et attendu que la loi exige que chaque actionnaire en soit notifié quarante jours avant la date de la réunion que le livre des transferts de la Corporation sera fermé pour une période de dix jours à partir de lundi, 29 octobre 1888, à 4 heures de l'après midi."
C. J. MEYER, Vice-Prés.
L.A. ADAM, Sec.
28 oct—1 fois au 13 déc

TROIS CELEBRES MACHINES A COUDRE.



La nouvelle machine automatique Singer, fil simple. Elle court d'un trait.
Le New Singer Vibrator. Plus moderne, fonctionnant plus facilement et plus simple que toutes les autres.
Le New Singer Oscillator. Elle est parfaite, scientifiquement et mécaniquement.

Trois questions auxquelles les dames doivent répondre.
1 Préférez vous une machine avec navette oscillante?
2 Ou avec une navette vibrante?
3 Ou une navette automatique avec fil simple?
Toutes ces machines sont construites [illegible]. Celle que vous préférez, vous pouvez l'avoir à votre choix.
Venez et examinez ou demandez la liste des prix et le catalogue.
Hall's Bazar Skirt Forms, à vendre.
Agence pour patrons Standard améliorés [Improved Standard Patterns].
Gazettes envoyées par la poste, gratuitement, sur demande.
Le Singer Manufacturing Company, 195 rue du Canal.
S. E. Mandie, Agent.
1er sept—6m—V C

Magasin DE Lainages DE LA NOUVELLE-ORLEANS,
18 RUE BOURBON.
LUNDI, nous déballerons les "Nouveautés" que nous venons d'importer pour les Fêtes, ainsi qu'un vaste assortiment de
JOUETS FRANÇAIS
reçus tout récemment par le steamer Havre. Comme l'importation de ces jouets est un essai que nous faisons, nous vendrons ceux-ci à des prix d'une très grande modicité, afin d'en promptement assurer la vente.
Nous invitons le public à venir admirer notre étalage et faire leurs achats le plus tôt possible. 25nov—1m dim

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLEANS.
BUREAUX 195 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h. du matin à 3 h. P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, leurs amis sont priés d'en donner avis au Consulat.

1er décembre 1888.
Liste de publication.

Abadie Henri
Ainsworth Marie, femme Jordy
Alpuente Vve
Angrin Paul
Basset J.
Basset Vve
Blanque Vve
Bordenave Sylvère
Boulas Eugène
Bosley Dominique
Boyer Jean Baptiste
Braquet Marie Anne
Brisset Vve
Brun Jean
Brunet Victor
Caspari Léopold
Casenave Jean
Claure Jacques
Colanna Jean Baptiste
Coppé Marie Catherine ou ses héritiers
Coulon Evariste
Courtois Stanislas
Dartois Marie
David Alphonse
David Justin
De Bor
Delavalle Louis Dame, née Sabathé
Delorme Jean
Desforge Adolphe
Desirques Jules Ange
Dubreuil Pierre Arsène
Esnault Suzin
Estrade Joseph
Faur Jean
Faur Léon
Ferrère François
Flandrin François
Garans Emile Dominique
Geoffroy Auguste
Hopkins d' Hugh
Jacques Moneré
Jacquin Joséphine
Joret Léon Joseph Adolphe
Knope Jean Hubert
Lalanne Joseph
Lamourane Jean
Letermelier Dame
Lévigne Jules
Martino Joseph
Maurin les sœurs
Mautemps Jean
Mautemps Jean Eugène
Miron J.
Mougneau Eugène
Mugel Victor
Oselet Vve Raphael
Oustlhé Jean Joseph
Paragne Jean
Pauphalle Eugène
Perreau de Fontrman
Perribert, dit de Nonac Gaston
Piganiol Victor
Pigné Pierre Ambroise
Piland Joseph
Porteur Vve
Robet Vve
Ronard Gaston
Santin Ernest
Simon Louis Alipi
Stoddard Howel
Suc Jules
Thompson Philippe
Tuelihé Jean Joseph
Vallade Laurent
Vammalie Basile
Withe Althee Delle
Withe Denis Pierre
Withe Emma Delle
Withe George
Withe Octavie
Withe Pauline

LETTRES.
Lapeyrolerie
Poisson Charles
Pradal Germain
Senailhe Philippe.

N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes établis en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire certifier, préalablement, par M. Oscar Arroyo, secrétaire d'Etat de l'Etat de la Louisiane.
1er octobre 1888.
Le Consul,
PAUL DEJARDIN.